

Alfred Pellan et André Breton sur la plage

François-Marc Gagnon

Volume 38, Number 151, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

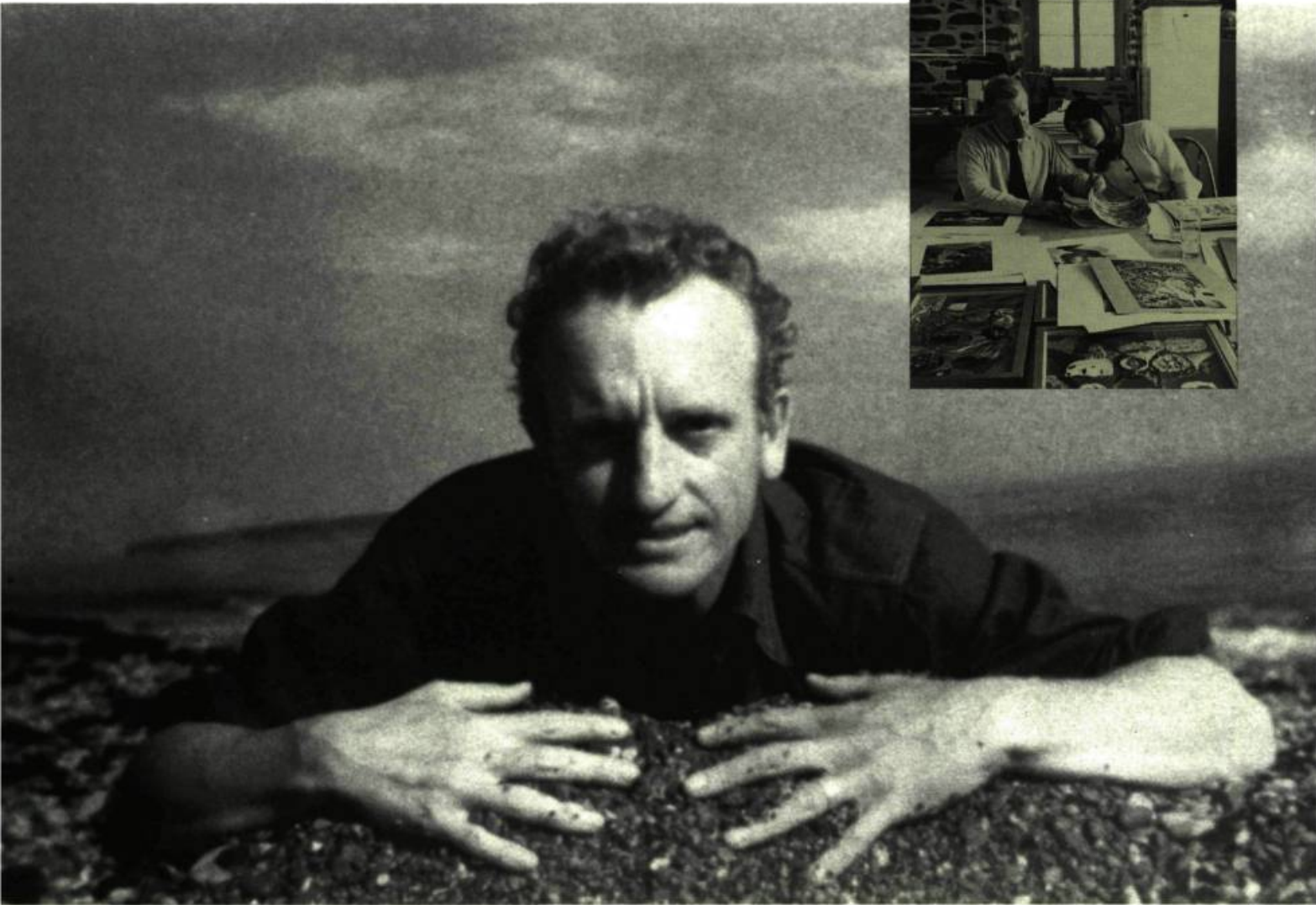
Gagnon, F.-M. (1993). Alfred Pellan et André Breton sur la plage. *Vie des arts*, 38(151), 16–19.

ALFRED PELLAN ET ANDRÉ BRETON

SUR LA PLAGE

François-Marc Gagnon

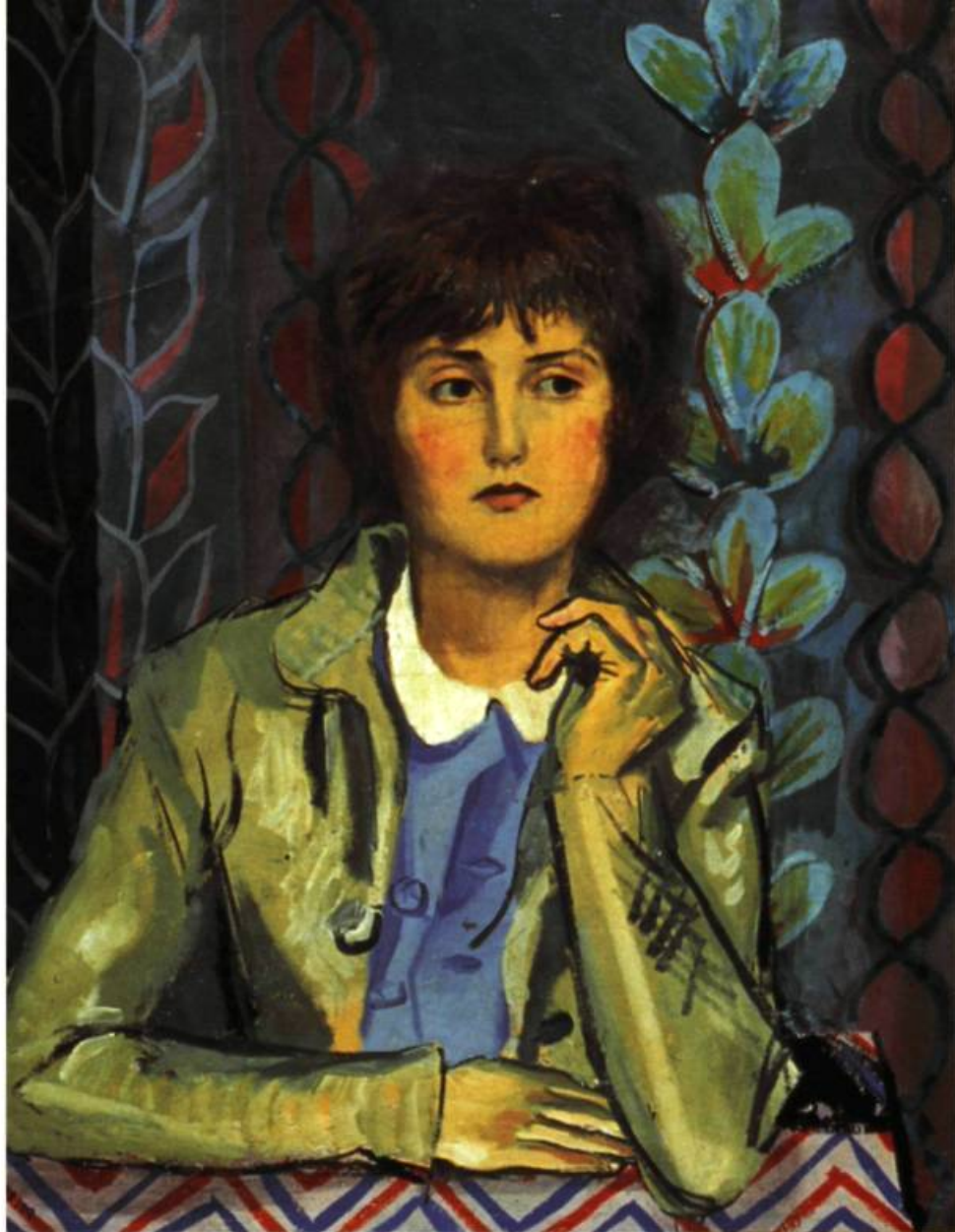
Alfred Pellan en pleine «agatomanie», à Percé.



Alfred et Madeleine Pellan dans l'atelier de l'artiste (1959)



■
La fin de l'été et le début de l'automne 1944 auraient pu être très importants pour l'art canadien. Nous avons déjà eu la visite du père Couturier, celle d'Henri Laugier, celle de Fernand Léger. Chaque fois ces passages, mêmes rapides, avaient raffermi les certitudes d'un petit nombre, avaient convaincu qu'on était sur la bonne voie, que l'art vivant allait triompher de l'académisme ou, plus simplement, que la vie, la poésie, l'amour l'emporteraient sur la répétition, la laideur et la mesquinerie. Nul ne le souhaitait plus qu'Alfred Pellan, fraîchement revenu d'un long séjour à Paris, où il avait vécu l'aventure de l'art moderne.



Jeune fille au col blanc (vers 1934),
 Huile sur toile,
 91,7 x 73,2 cm,
 Collection Musée du Québec.

L'ambition de Pellan était de faire la synthèse de l'impressionnisme, du fauvisme, du cubisme et du surréalisme. Cette ambition définit parfaitement son art.

Qui donc, en 1944, aurait pu maintenir la flamme du renouveau de l'art au Québec? Nul autre qu'André Breton qui séjourne au Québec du 20 août au 20 octobre 1944, en compagnie d'Élisa Claro!¹ Il rencontra même Pellan. C'est par l'intermédiaire du comédien François Rozet que Breton fit la connaissance d'Alfred Pellan, «rencontré sur une grève alors que, «atteints d'agatomanie» comme dira plus tard Pellan, tous trois s'adonnaient avec passion à la recherche des pierres les plus insolites...²».

UN JUGEMENT PEU SÛR DE BRETON

Au cours d'une soirée, peut-être en compagnie de Robert de Roquebrune, Pellan aurait déclaré à Breton que son ambition était de faire la synthèse de l'impressionnisme, du fauvisme, du cubisme et du surréalisme, ce qui définissait parfaitement l'art de Pellan mais que Breton, aux dires de Rozet, aurait trouvé tout à fait «absurde».

Qu'est-ce qui avait attiré Breton en Gaspésie? André-G. Bourassa fait jouer un rôle important à Marcel Raymond dans la venue de Breton au Québec. Raymond était un botaniste qui faisait de la critique littéraire à la *Nouvelle Revue*. Il correspondait avec Yvan Goll, Breton, Aragon, Saint-John Perse, Roger Caillois... À New York, à l'occasion d'un congrès de botanique, il avait rencontré Breton, probablement en mars 1944, comme il s'en ouvrait à son ami Yvan Goll, à cette date.

«J'ai eu un entretien de deux heures avec Breton, le dernier jour que j'ai passé à New York. Il m'a beaucoup plu et nous nous sommes tout de suite trouvés d'accord sur un tas de choses. J'imaginai une manière de grand inquisiteur des lettres et j'ai trouvé une sorte de géant doux et supérieurement aimable. Je sens toutefois qu'il ne faudrait pas le voir trop long-

temps pour n'être plus d'accord avec lui. Mais je l'aime bien quand même³ ».

Mais, plus encore que les arguments de Raymond, c'est la découverte que Percé était un endroit où l'on trouvait des agates qui avaient convaincu Éliisa et Breton de se rendre en Gaspésie, visiter la Fine Pointe à Gaspé, s'installer à Percé.

«L'intérêt qu'André Breton portait aux agates aurait été le motif du voyage. Selon Éliisa, c'est en feuilletant un ouvrage de minéralogie que Breton aurait appris que la côte gaspésienne, et spécialement la grève de Percé, recelait de belles agates. La curiosité du poète n'a pas été déçue. Éliisa se rappelle que Breton qui avait l'habitude d'écrire très tôt le matin, vers les six ou sept heures, était pressé, à Percé, de partir à la découverte des agates que la mer avait rejetées sur la plage au cours de la nuit⁴ ».

Suzanne Lamy situe cet épisode dans la vie de Breton.

«En 1944, Breton a quarante-huit ans. Aux États-Unis où il s'est exilé pendant les années de guerre pour échapper aux vexations du régime de Vichy, il a vécu – pauvrement d'ailleurs – une phase de repli contrairement à la période d'activité bouillonnante de l'Entre-deux-guerres comme animateur du mouvement surréaliste. Dans sa vie personnelle, il a été très éprouvé par la rupture survenue avec sa deuxième femme, Jacqueline Lamba, l'ordonnatrice de la Nuit du Tournesol, et par l'éloignement de sa fille Aube, l'Écusette de Noireuil de l'*Amour fou*. Mais à Percé, il vit encore sous le coup de l'exaltation communiquée par la rencontre d'une belle et triste femme qui a eu lieu, à la fin de 1943, au restaurant Larrés de New York et qui n'est nulle autre qu'Éliisa, la figure dominante d'*Arcane 17*. La même année, Éliisa a été cruellement atteinte par la mort accidentelle de sa fille unique âgée de dix-sept ans. L'amour embrase donc à nouveau Breton à un moment où il ne l'attendait plus⁵ ».

Sur la plage, 1945
Huile sur toile,
207,5 cm x 167,5 cm,
Ottawa, Galerie Nationale du Canada.



LE PRÉTEXTE DE LA RENCONTRE

C'est donc à Percé, qu'Éliisa et Breton firent la connaissance de François Rozet, sociétaire de la Comédie française, également exilé et venu travailler durant la guerre pour la société France-Film. Tous les trois se retrouvaient, très tôt le matin, à l'Anse à Beaufile pour y ramasser des agates. Cette activité devint une sorte de passion pour Breton et l'agate, une constellation importante dans le ciel de la poésie surréaliste. Ce fut aussi, nous l'avons vu, le prétexte de la rencontre de Pellan et Breton.

Ils ne se contentèrent pas de ramasser des agates. Ils firent le tour de l'île Bonaventure pour y admirer les colonies de fous de Bassan. Ce dernier épisode est magnifiquement évoqué dans les premières pages d'*Arcane 17*⁶. Roset les accompagnait et fit plaisir à Breton en lui récitant de mémoire quelques beaux vers de Baudelaire au milieu du tintamarre des colonies d'oiseaux. Le soir, ils se retrouvaient à l'hôtel de Rozet pour écouter,

grâce à son poste à ondes courtes, des nouvelles de la France sous l'occupation.

Puis, leur voyage ramena Breton et Éliisa à Montréal, où ils revirent François Rozet. Breton lui demanda où il pourrait trouver un lieu tranquille pour terminer *Arcane 17*. Rozet leur recommande quelques villages des Laurentides. Il apprendra, plus tard, qu'ils se rendirent à Sainte-Agathe, la coïncidence avec les agates de l'Anse à Beaufilets ayant paru trop belle pour être ignorée. Chaque matin, Breton rédigea *Arcane 17* dont le cahier manuscrit est dédié à Éliisa. *Arcane 17* sera publié une première fois chez Brentano's, à New York, en 325 exemplaires avec illustrations de Matta, le 30 décembre suivant; il serait surprenant que cette édition ait beaucoup circulé au Québec. L'édition de 1945 était tout de même plus accessible. On sait que Duchamp fut responsable de la vitrine chez Brentano's sur la Cinquième avenue quand on lança le volume. Duchamp y avait mis un mannequin sans tête vêtu seulement d'un petit tablier de bonne et lui avait fixé un robinet sur la cuisse. La vitrine fit scandale et fut dénoncée par la League of Women et par la Société pour la suppression du vice! Plusieurs éditions d'*Arcane 17* ont paru depuis.

DES REGRETS QUI SONNENT FAUX

On le voit, durant tout ce séjour, Breton ne contacta ni Borduas, ni Fernand Leduc, ni aucun membre du futur groupe automatiste. Bien longtemps après, en 1953, faisant l'Éloge de *Refus global*, il avouera le regretter.

«Cette publication était inspirée par notre ami Paul-Émile Borduas que je me console mal de ne pas avoir rencontré durant l'été 1944, comme je flânais dans Montréal avant de partir pour la Gaspésie ou en revenant de Sainte-Agathe».

Ces regrets sonnent faux. Il aurait pu au moins dire qu'il avait rencontré Pellan. À vrai dire, on sait ce qu'il pensait vraiment du Québec. Dans *Arcane 17*, il le décrit en des termes peu flatteurs, c'est le moins que l'on puisse dire. Il y est question de «l'isolement» de cette «région du Canada» où l'on vit «malgré tout un peu

en marge de l'histoire», seule enclave française au sein d'une majorité anglophone. Où l'on vit sans «rancoeur», mais où l'on est bien naïf de croire qu'on s'est bien intégré à cette majorité anglophone:

«... ceux qui sont demeurés ici montrent par leurs gestes et leurs propos qu'ils n'ont jamais pu dépasser tout à fait un stade où leur aventure propre, en tant que groupe, se brouille pour se confondre tant bien que mal avec une autre. (...) L'Église catholique, fidèle à ses méthodes d'obscurcissements, use ici de sa toute puissante influence pour prévenir la diffusion de ce qui n'est pas littérature édifiante (le théâtre classique est pratiquement réduit à *Esther et à Polyeucte* qui s'offrent en hautes piles dans les librairies de Québec, le dix-huitième siècle semble ne pas avoir eu lieu, Hugo est introuvable). Les *chairs*, comme on appelle ici les autocars, rares et poussifs, ne reprennent un peu d'assurance qu'à la traversée de *ponts couverts* d'un autre âge. Cette saison n'a d'ailleurs pas été favorable au tourisme. Les Américains s'abstiennent, à peu d'exceptions près, depuis plusieurs années. Les récentes élections dans la province, qui font passer le pouvoir du parti libéral à l'union nationale, entraînent la redistribution de toutes les fonctions publiques et dissuadent de tout projet de vacances aussi bien les gens en place que ceux qui aspirent à leur succéder. Les journaux locaux, qui relatent les nouvelles d'Europe en style volontiers apocalyptique, abondent par ailleurs en informations que leur présentation en pleine page rend dissonnantes («Pendant vingt-cinq nuits consécutives, de vraies pluies de météores illumineront le ciel d'août»), alternant avec des recettes d'aspect sybillin («Les rouleaux aux bleuets»: mais ces mots déguisent simplement la tarte aux myrtilles). Tout cela compose, dans l'air admirablement limpide, un écran de protection très efficace contre la folie de l'heure, comme d'une vapeur qui, certains matins, s'étend à tout l'horizon. («Alouette, tabac à fumer naturel», dit candidement ce paquet, à l'image d'un oiseau chantant dans les herbes et, dans ce début de chanson qu'il piétine, tout le vieux Valois de Nerval rejaillit pour s'épuiser aussi vite: «Alouette, gentille alouette - Alouette, je te fumerai.»).»

POUR QUELQUES AGATES

Ce texte cruel nous donne à croire que Borduas, pas plus que Pellan, n'aurait pu intéresser Breton au sort des quelques peintres pour qui le surréalisme était devenu un phare au sein de notre grande noirceur. Nous laisserons Breton à ses agates. Il nous reste Pellan, il nous reste Borduas. Cela vaut cent fois mieux que quelques agates roulées dans la main. □

(1) Breton épousera Éliisa le 31 juillet 1945 après avoir obtenu son divorce de Jacqueline à Reno (Nevada) comme ils se doit! Voir Coll., *André Breton. La beauté convulsive*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1991, p.363.

(2) Suzanne Lamy, *André Breton. Hermétisme dans Arcane 17*, Montréal, PUM, 1977, p.14.

(3) Marcel Raymond à Yvan Goll, 11 mars 1944, cité par André-G. Bourassa, *Surréalisme et Littérature québécoise*, Montréal, L'Écaille, 1977, p.3, note 55.

(4) Suzanne Lamy, *André Breton. Hermétisme et poésie dans Arcane 17*, Montréal, PUM, 1977, p.14.

(5) Suzanne Lamy, *André Breton. Hermétisme et poésie dans Arcane 17*, Montréal, PUM, 1977, p.12-13.

(6) André Breton, *Arcane enté d'aujourd'hui*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1947, p.15.

(7) André Breton «Où en est le surréalisme?», conférence prononcée pour la *Revue des arts et des lettres* à *Radio-Canada*. Voir fonds Borduas, dossier 110 pour le texte intégral de cette conférence. Voir *La semaine à Radio-Canada*, 1er au 7 février 1953, vol. 111, n° 17 pour des extraits.

(8) André Breton, *Arcane 17 enté d'aujourd'hui*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1947, p.13-14.



L'amour fou, 1954, 115,5 x 181 cm, Coll. particulière.